

Du féminin, encore

Le paradigme féminin de Monique Schneider, Flammarion (Aubier), « Psychanalyse », 333 p.

Isabelle Décarie

Numéro 199, novembre–décembre 2004

Rêveries du corps : de métamorphoses en mutations

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18959ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Décarie, I. (2004). Du féminin, encore / *Le paradigme féminin* de Monique Schneider, Flammarion (Aubier), « Psychanalyse », 333 p. *Spirale*, (199), 44–45.

DU FÉMININ, ENCORE

LE PARADIGME FÉMININ de Monique Schneider
Flammarion (Aubier), « Psychanalyse », 333 p.

TROU, lieu du manque, fente étroite, continent noir, creux, bouche dévorante, cloaque innommable : les images parfois renversées du sexe féminin, dont nous avons hérité et qui peuplent l'imaginaire fantasmatique encore aujourd'hui, méritent d'être revisités pour mieux comprendre le contexte dans lequel elles sont nées et comment la théorie freudienne a pu être à l'origine de certaines d'entre elles. Réévalué, chaque fois réaménagé, prenant la forme de nouvelles figures selon les différents moments freudiens, le sexe féminin (ses organes sexuels autant que son genre et son rôle dans la société) a été à l'origine de la psychanalyse, une origine trop souvent perçue comme acquise. Et si le masculin avait été le territoire premier de la théorie analytique, aurions-nous aujourd'hui la psychanalyse que nous connaissons ? Cette question achoppe d'emblée au débat parce que le masculin faisait, « d'ores et déjà, fonction d'emblème, de référence première et dernière » pour Freud, comme l'écrit Claude Lévesque dans sa recension de *Généalogie du masculin*, l'ouvrage précédent de Monique Schneider (*Spirale*, n° 173). Se tournant cette fois du côté du féminin (et l'on pourrait sans doute interroger ce choix : pourquoi avoir commencé avec le masculin ?), l'auteure propose de revoir de manière très fine comment les différentes approches du féminin, étayées et remaniées dans la théorie freudienne, auront eu des répercussions décisives pour la genèse de la psychanalyse. En recourant à une approche « indirecte » des textes freudiens, la psychanalyste retrace les modulations et « la mobilité de la démarche » de Freud afin de montrer comment ce dernier s'est servi de son travail sur l'hystérie pour élaborer les premières caractéristiques du psychisme. Dans les *Études sur l'hystérie*, Freud (avec Breuer) associe le mal à l'origine de l'hystérie à « un incident de frontières » : le corps aurait été envahi par un intrus venant de l'extérieur. « Une expérience féminine, celle de la défloration, semble ainsi servir de paradigme pour métaphoriser une violence traumatique agissant sur le mode d'un forçage continué. » Notons au passage ce terme « métaphoriser ». La méthode d'investigation de l'auteure tire en effet son originalité de cette façon de relire les textes freudiens avec minutie, jusque dans le style employé par le psychanalyste viennois. Schneider n'hésite pas en effet à centrer son attention sur les métaphores freudiennes pour les faire circuler d'un texte à l'autre et leur donner une nouvelle portée. À son tour, elle suggère des associations métaphoriques inédites entre certaines œuvres qui n'ont pas toujours la même portée théorique ni le

même statut générique (littérature, témoignages) afin de faire voir « des pistes qui, bien que non insérées dans la théorisation officielle, présentent un intérêt clinique décisif, non encore exploité par l'actuelle reprise de l'héritage ». La démarche de l'auteure ne prête jamais le flanc à la critique parce qu'elle navigue d'un texte à l'autre tout en sachant reconnaître les limites de son « accompagnement ». Mais si cette façon de faire est possible, c'est surtout parce que la psychanalyse en tant que lieu de savoir (et l'on ne saurait insister assez sur cette caractéristique des plus déterminantes) pense son objet tout en réfléchissant sur le champ qu'elle tente de cartographier. La pratique analytique, selon Conrad Stein, est « la seule œuvre qui se dévoile à tout instant comme histoire de sa propre genèse ». Mais cela ne veut pas dire pour autant que la psychanalyse demeure imperméable au courant historique dans lequel elle baigne. En effet, si Freud se débat avec l'héritage des Lumières, certains schèmes de son appréhension de la réalité (une appréhension qui ménage entre autres choses une large part aux sens et donc à la vue) restent ancrés dans ce rapport spécifique au savoir et c'est la raison pour laquelle le sexe féminin est arrimé au modèle prévalant du scopique et conçu comme un manque parce qu'on ne parvient pas à y apercevoir le « précieux morceau ».

La relève de la phorie

Pourtant, avant que Freud opte pour ce modèle, on peut entrevoir dans les *Études sur l'hystérie* une tout autre façon d'envisager le rapport au féminin. C'est dans l'écoute qu'il offre à l'une de ses patientes, M^{me} Emmy, que Schneider montre comment Freud se fait attentif à « la protestation féminine ». Alors qu'il hypnotise l'accouchée accablée de vomissements, qui ne souhaite pas se nourrir ni allaiter son nourrisson, Freud emploie la méthode suggestive où « il ne s'agit plus d'exorciser, mais de forcer le passage », de faire « pénétrer » chez la patiente l'idée qu'elle peut être une bonne nourricière, ce qui aura pour effet de suspendre momentanément les symptômes. Le sexe féminin est alors considéré dans son rapport anatomique ; il est intérieur, il est constitué d'une cavité existante. Dès lors, Freud s'est placé dans la position de ce qui avait été rejeté dans le cas de sa patiente, c'est-à-dire la nourriture, mais aussi dans une position de « porteur » : « Rôle initiatique, dans la mesure où la maternité de la femme est alors posée, non comme cause première, mais comme soutenue par une fonction de vigilance qui lui donne la possibi-

lité de glisser elle-même dans l'irresponsabilité du sommeil. Un tel phénomène de relève permet à la femme de ne pas être l'unique support de la fonction phorique. » Cette relève serait l'un des premiers pas vers une nouvelle topographie du féminin : le vouloir de la patiente s'est trouvé mis en veilleuse, comme ce sera le cas plus tard quand Freud théoriserait dans *L'interprétation des rêves* la suspension de l'action volontaire qui permettra au sujet de se laisser pénétrer par des représentations d'abord conçues comme non voulues. Ces premières explorations donneront lieu à une lente théorisation du rapport thérapeutique puis analytique. Si Freud considérera plus tard l'arrivée de l'enfant comme salvatrice pour la femme (« la fin d'une mutilation originelle »), à ce moment précis des *Études* et ensuite dans *L'interprétation des rêves*, il se fait encore « attentif et complice », il « comprend volontiers » l'ambivalence des rêves infantiles et souligne le caractère éprouvant de la maternité en employant le terme de « séisme » pour désigner cette transformation du corps. Ainsi, sans aucune complaisance, Schneider parvient-elle à nuancer les attaques qui ont promu l'idée d'un Freud misogyne (mais elle n'écarte jamais non plus le modèle masculin sur lequel s'appuie le psychanalyste) et met-elle au jour un Freud « crypto-féministe » dans ses premières tentatives d'approcher le continent noir.

De la même façon, parce que les propos de M^{me} Emmy, au cours des diverses séances d'hypnose, ne sont plus « aussi inintentionnels que leur apparence le ferait supposer », Freud suggère qu'elle s'est approprié son procédé ; ceci marque l'apparition d'« une identification phallique » car la patiente a su faire sienne l'approche pénétrative thérapeutique, laissant voir à Freud « une disposition psychique bisexuée ». S'approprier la pénétration, même métaphorique, permet alors de rendre vivant l'espace intérieur du sexe de la femme et de nuancer le thème de l'extraction du corps étranger : le sexe féminin passe ainsi de la figuration d'un entrop (d'un lieu hanté, démonisé) dont le thérapeute doit libérer la patiente à un espace creux pouvant recevoir ou non, selon certaines modalités, une pénétration.

Le retour du masculin

À partir de ces cas étudiés, Freud déplace alors les thèmes récurrents chez les hystériques, ceux du refus d'une effraction et d'une protestation violente sous forme d'expulsion quand

l'effraction a lieu pour les figurer : ces thèmes ou « stratégies » deviendront des métaphores pour la théorisation de la « défense », dont la portée dépasse de loin le champ de l'hystérie ». De plus, sachant que Freud se fait objet pénétrant dans sa relation à ses patientes hystériques, cette relation sera déterminante pour penser « une nouvelle approche des processus cognitifs » reliés au couple qui se forme entre le thérapeute et ses patientes. *L'Annahme*, « l'acceptation d'une nouvelle représentation », loin d'être reliée au vocabulaire du voir mais plutôt du croire religieux, sera avant tout utilisée pour caractériser « l'acceptation d'une pénétration que son modèle soit oral ou vaginal » pour ensuite servir à dissocier deux types de savoir, le savoir socratique et « le savoir soutenu par l'expérience analytique » : « Toute idée nouvelle, déclare Schneider, pourrait ainsi remplir la fonction initialement dévolue au corps étranger. [...] L'introduction de ce nouveau paradigme invite Freud à érotiser des opérations intellectuelles concernées par l'accueil du refoulé. »

Toutefois, à partir de *L'interprétation des rêves*, Schneider remarque le changement radical qui intervient dans l'approche du féminin. Alors qu'il avait envisagé son rôle de thérapeute, à travers l'analyse de son propre bagage onirique, dans un double mouvement d'insémination et de porteur, rendant bifocales et permutable les relations entre patiente et thérapeute, Freud délaissera le féminin et la figure masculine reprendra le dessus, tout particulièrement grâce au personnage de Méphistophélès, introduit de manière souterraine dans *L'interprétation des rêves*. C'est à ce dernier que sera désormais attribuée la tâche de protester, d'abord dévolue aux femmes, souvent saluées par Freud comme « spirituelles » parce qu'elles savaient contredire le thérapeute en lui soumettant des récits oniriques venant mettre à mal sa théorie du rêve comme accomplissement d'un désir. « Restera à la femme, écrit Schneider, la possibilité d'endosser, après le rapt méphistophélique, le rôle de victime émouvante et salvatrice qui échoit à Marguerite. Une fois accompli le renversement, tout sera prêt pour que, en dépit de réserves régulièrement avancées, le féminin se trouve rangé du côté de la passivité. »

Alors que les premiers mouvements de l'approche freudienne s'étaient faits attentifs aux qualités du sexe féminin d'absorption, d'expulsion, d'ouverture et de rejet, Freud délaisse le creux pour se porter vers le manque, laissant de côté l'anatomique pour le photographique (retournant aux clichés de Charcot), ce qui est visible ou non, élisant la présence ou l'absence de l'organe masculin comme modèle référentiel. Schneider tente d'offrir un plaidoyer (jamais forcé) pour la cause freudienne et une explication à cet obscurcissement de la scène en montrant en premier lieu où se cache tout de même, dans les plis du texte intitulé « L'organisation génitale infantile », le rapport au manque conçu comme masculin eu égard à l'enfantement, un manque que Freud n'aura pas exploité de ma-

nière satisfaisante. Mais pour qu'une nouvelle conception fantasmatique du corps féminin émerge, il faudrait aussi poursuivre l'idée selon laquelle le manque recèle une puissance positive — comme le remarque aussi de manière différente, mais également opératoire pour le manque, Pierre Férida dans *Les bienfaits de la dépression*, convoqué par Schneider — ou encore redire comment la possibilité d'enfanter peut être fantasmée par le masculin comme c'est le cas du personnage d'Abel Tiffauges dans *Le Roi des Aulnes* de Michel Tournier. Abel reconduit chez sa mère le corps d'un enfant blessé. En portant le corps de Jeannot, il est empli d'une « vague de béatitude », « irriguant [ses] couches les plus profondes, [ses] extrémités les plus lointaines ». Cette sensation de la phorie (Abel sent le poids du corps de l'enfant inanimé qu'il porte) retranscrit de manière valorisante, nous dit Schneider, « le manque qui fait précisément défaut à l'homme ». Mais s'agit-il simplement de déplacer les valeurs ici, de renverser ainsi les termes pour laisser affleurer une nouvelle conception du féminin? Pas tout à fait : l'essai de Schneider porte tout particulièrement sur les schèmes de pensée et fait travailler les associations, les imaginaires culturels (elle convoque par exemple d'autres sociétés — orientales, primitives — pour étayer, complexifier et nuancer nos modèles cognitifs, faisant ainsi pivoter l'axe des modèles occidentaux, européens vers d'autres possibilités et ouvertures d'appréhension du rapport que nous entretenons avec le féminin).

Accueillir l'altérité

Bien que le recours freudien au matriciel ait eu des conséquences positives pour la mise en perspective d'une différence des sexes, il a aussi produit un effet négatif, celui « d'enfermer en quelque sorte le féminin dans le viscéral et de dénier l'éventuelle aptitude féminine à l'exercice de fonctions autres que domestiques, le foyer devenant l'équivalent, dans le cadastre socialisé, de la matrice ». Or Freud et Breuer ont vu très tôt que M^{me} Emmy avait toutes les qualités d'une grande dame associées à une « intelligence » et une « énergie vraiment virile », selon la description qu'ils font de leur patiente. Entre la matrice et la tête, Freud hésite, comme ce fut aussi le cas dans les représentations préhistoriques de la femme où il a été souvent noté qu'elles associent, selon l'hypothèse d'Alain Roger, « l'hyperbole vulvaire et l'abolition du visage ». « Pour protéger la femme contre la menace d'une disqualification radicale quant à ses pouvoirs cérébraux, se demande alors Schneider, est-il donc nécessaire de la délester de son ventre? » Comment faire cohabiter la femme de tête et la mère? Pour répondre à cette question, Schneider propose de penser le féminin selon « des modalités d'écriture qui débouchent, non sur des symboles formalisables, imposant leur transcendance par rapport au monde du devenir, mais sur un entrelacs de schèmes, ces entités kantienne qui permettent au concept de se déployer

dans l'espace-temps ». Dès lors, l'auteure convoque un autre mythe, celui de Psyché, afin d'offrir un contrepoint au mythe d'Œdipe et à la fonction ablative du complexe de castration. En prenant appui sur le texte d'Apulée, *L'Âne d'or*, l'auteure met de l'avant la possibilité pour le ventre de la femme de « devenir le lieu de l'autre », dans une suspension du vouloir (comme ce fut le cas pour M^{me} Emmy et l'accueil de *l'Annahme*) : pour que le sexe de la femme ne soit plus entrevu comme un trou auquel il manque quelque chose (et donc un lieu en devenir de remplissage) et son ventre comme un cloaque, il faut que le féminin se joue « moins dans l'évolution inhérente à l'individu pris dans sa singularité, que dans une dynamique mettant en rapport divers lieux et divers temps d'engendrement ». Remarquons au passage que le tracé de la thèse de Schneider mime ce mouvement dynamique à la fois spatial et temporel puisqu'elle reprend chaque fois les termes de son analyse d'un chapitre à l'autre, faisant référence dans un mouvement de bascule constant à ce qui a été vu dans une partie précédente pour pousser d'un pas de plus le vecteur de sa pensée.

Pour mettre en place ces rapports à divers lieux et temps, il faut s'en remettre, comme dans le mythe de Psyché, à un « pouvoir insu », à un « involontaire actif » (Psyché s'en remet à Zéphyr) qui a pour effet de mettre en place un « agent archi-phorique » (Psyché demande asile à des déesses maternelles) permettant à la femme qui devient mère de ne pas être elle-même privée d'ancrage par l'envahissement spatial et psychique causé par la venue de l'enfant. Dès lors, plutôt que de parler de position féminine (selon la notion mise de l'avant par Lacan), il faudrait recourir à la notion de « régime du féminin », lequel laisse entrevoir sur le plan cognitif « les schèmes séquentiels qui suggèrent plus qu'ils ne définissent le féminin [et qui] invitent par conséquent à complexifier la logique du propre, pour qu'il soit tenu compte de ce qui, dans les potentialités féminines, actualise une radicale exposition à l'altérité ». Bien que cette idée d'altérité radicale soit opérante pour tenter d'ouvrir de nouvelles pistes de réflexion sur la différence des sexes, il faudrait sans doute s'interroger sur les termes de « logique du propre ». C'est précisément cette logique que Claude Lévesque dans *Par-delà le masculin et le féminin* (un ouvrage noté chez le même éditeur que *Le paradigme féminin* et recensé dans *Spirale*, n° 185) tente de dépasser en ayant recours à la philosophie et à la littérature pour montrer les limites des thèses freudiennes puis lacaniennes sur la différence des sexes. Il aurait été fort intéressant de voir comment les thèses de Lévesque auraient été abordées par Schneider dans son essai déjà très riche, de lire quelques pistes de réflexion nous permettant, encore une fois, de faire un pas au-delà, par-delà la binarité (à excéder?) du masculin et du féminin.

ISABELLE DÉCARIE